

LE CONFÉDÉRÉ

ORGANE DES LIBÉRAUX VALAISANS

PARAISANT A MARTIGNY LE LUNDI, LE MERCREDI ET LE VENDREDI SOIR

ABONNEMENTS

SUISSE Un an : 5 fr. 50
(Avec Bulletin officiel . . . Un an : 7 fr. 50)
Etranger : 1 fr. 25 par mois sans Bulletin et 1 fr. 50 avec Bulletin
Payable d'avance

RÉDACTION et ADMINISTRATION à MARTIGNY

Les demandes d'abonnement et les insertions d'annonces doivent être adressées à l'Administration
— Les correspondances doivent être envoyées à la Rédaction

ANNONCES

Canton : 10 centimes — Suisse : 20 ct. — Etranger : 25 ct.
Réclames : 50 centimes
(la ligne ou son espace, corps 8)
S'adresser exclusivement à l'Agence Haasenstein & Vogler ou à l'imprimerie du Journal

Bulletin de la guerre

14 octobre.

Le séjour du gouvernement belge à Ostende aura été de brève durée. Non pas que les Allemands soient pour le moment maîtres de la gracieuse cité estivale, dont on a plus que jamais l'espoir de la voir échapper de même que sa voisine Bruges la Morte aux violences de l'invasisseur ; bien au contraire. L'armée française avance dans la direction de Gand. Le communiqué français de ce soir relate que les troupes alliées occupent la ville belge d'Ypres, à une vingtaine de kilomètres au nord de Bailleul, où s'arrêtait la veille l'extrémité de leur aile. Ce mouvement révélerait de la part des Français l'intention d'opérer leur jonction avec l'armée belge aux prises avec l'ennemi non loin de là. Des combats partiels ont déjà lieu dans la région de Gand.

Si donc le gouvernement belge n'a pas cru devoir s'établir plus longuement à Ostende, c'est en raison des continuel périls auxquels il y serait resté exposé. Il a sollicité de son alliée, la République française, la faveur de s'établir au Havre où, grâce au voisinage de la côte, il lui serait plus aisé qu'ailleurs de communiquer sûrement avec ce qui reste pour l'heure du petit royaume de Belgique. On se trouve ainsi en présence d'un fait inusité dans l'histoire d'un Etat survivant pour ainsi dire au territoire de son administration. On rappelle à ce propos le transfert du siège pontifical à Avignon en 1377 par Clément V. On parle même de la situation relative du Saint Siège actuel qui est, de fait, exterritorialisé dans le cœur du royaume d'Italie. Mais le cas présent est tout autre. Le siège pontifical, au moins actuellement, tient ses raisons d'existence et de durée d'une réalisation autre que la conservation plus ou moins complète d'un pays terrestre et de la vie matérielle d'un peuple.

Mais, le plus intéressant et qui devrait émuvoir et édifier un peu plus nos Confédérés des rives de la Limmat et du Rhin, c'est que le gouvernement français, non content de déférer au vœu du gouvernement belge en quête d'un abri, s'est empressé de tout mettre à la disposition de celui-ci pour faciliter son action et l'aider à assurer ses communications avec le pays belge comme ses relations avec les autres nationalités.

Le gouvernement de Bordeaux répondit que, de même qu'il confondait dans sa sollicitude les armées belge et française, il recevrait de tout cœur le gouvernement belge et lui assurerait, avec la plénitude de ses droits souverains, le complet exercice de son autorité et de ses devoirs gouvernementaux.

Le gouvernement français a pris en plus toutes les mesures pour l'installation des ministres belges dans les meilleures conditions possibles.

Les questions de droit international soulevées par ce transfert ont été résolues de manière à donner satisfaction aux alliés.

Le gouvernement belge jouira de l'exterritorialité, de la franchise et de la priorité télégraphiques.

De la sorte, non seulement le gouvernement, mais tout le corps diplomatique accrédité auprès de lui et un certain nombre de fonctionnaires se sont embarqués pour le Havre.

L'arrivée, d'après une dépêche Havas, a eu lieu mardi à 8 heures du soir, à bord du vapeur *Peter de Cononck*, venant d'Ostende.

Les ministres belges ont été reçus par MM. Augagneur et William Martin, chef du protocole, le préfet et les parlementaires de la Seine-Inférieure, le maire, le Conseil municipal, la Chambre de commerce du Havre. Les honneurs militaires ont été rendus.

La population havraise a accueilli les ministres belges par une explosion d'enthousiasme.

Quant au roi Albert, préoccupé de son premier devoir, il est resté à la tête de son armée, réduite d'environ 28,000 hommes par les effectifs qui ont dû se réfugier et se lais-

ser internier en Hollande. On estime néanmoins que l'effectif des Belges et des Anglais faisant partie de la garnison d'Anvers et encore en puissance de combattre peut s'élever à 80,000 hommes. Ce n'est pas une quantité négligeable et si les Français parvenaient à rejoindre ces 80,000 hommes dans les plaines des deux Flandres, ce serait là un renfort tout trouvé pour la consolidation de leur aile gauche extrême appelée à guerroyer pour le salut du territoire belge.

15 octobre.

Après s'être accordés quelques jours dans le récit des faits sinon dans leur interprétation, les communiqués français et allemands reprennent leur ancienne tendance à la contradiction. Les Français se prévalent d'une constante progression de leur secteur central vers Berry-au-Bac, à 4 kilomètres au sud de Craonne, un point où plus d'une fois déjà ils ont manifesté un effort particulier en vue d'enfoncer le front allemand. Mais tant qu'ils restent encore sur l'Aisne et ne révèlent que le nom d'une seule et même localité, il est malaisé de prendre ces sortes d'avantages pour l'effet d'un progrès considérable. D'autres avantages sont du reste révélés par les communiqués français des divers points du front : à Arras, en Wœvre, région comprise entre Verdun et Metz, soit entre la Meuse et la Moselle, puis en Argonne, sur la rive gauche de la Meuse.

Il est vrai que les communiqués allemands se mettent à contester certains de ces succès, ou tout au moins à les passer sous silence, tel celui de Berry-au-Bac. Peu importe, bien que le général Joffre soit Gascon de naissance et de race, nous demandons, pour une fois, la permission de croire le concitoyen d'Henri IV et de d'Artagnan plutôt que le trop grave Germain. Un Gascon aussi sobre de paroles que le généralissime français ne se voit pas tous les jours, c'est bien le moins qu'on tienne compte du phénomène quand il se produit !

Les nouvelles du front oriental, aussi bien en Galicie qu'en Hongrie et qu'en Prusse sont trop imprécises et trop contradictoires ces jours pour qu'il soit aisé de démêler quelque fait significatif. Attendons.

15 octobre, au soir.

L'Ordre de la Jarretière, composé de vingt-cinq chevaliers appartenant à la plus haute noblesse anglaise et de princes régnants étrangers est une des plus anciennes distinctions chevaleresques qui existent. Il remonte à 1348 sous le règne d'Edouard III. La comtesse Salisbury ayant laissé tomber la jarretière de sa jambe gauche, le roi s'empressa de la ramasser et de la rendre à la comtesse — on ne dit pas si c'est de main à main ou en la rattachant. Comme cette scène avait fort amusé les courtisans, le roi s'était écrié : « Honni soit qui mal y pense » (devise de la Grande Bretagne) en ajoutant que les railleurs seraient très heureux d'être en possession d'un tel ruban.

Naturellement, l'empereur d'Allemagne, premier cousin du roi d'Angleterre, et même son fils le prince héritier, s'honoraient de pareille distinction. Mais ils vont, dit-on, être rayés de l'Ordre. En conséquence, leurs étendards disparaîtront des voûtes de la chapelle royale de St-Georges, à Londres, où ils sont suspendus avec ceux des souverains suivants :

Le roi d'Angleterre, la reine Mary, la reine Alexandra, l'empereur François-Joseph, le roi d'Italie, le roi de Norvège, le roi de Roumanie, l'empereur de Russie, le roi d'Espagne, le roi de Suède, le roi de Wurtemberg, l'ex-roi Manoël de Portugal et l'empereur du Japon.

Evidemment, depuis que certains souverains se conduisent comme des forbans ! Quel dommage qu'on ne puisse remplacer ces évincés par tant d'être simples qui en paraissent aussi dignes ! Nous n'irons pas jusqu'à proposer que l'on décore de la Jarretière celui dont nous allons parler, mais à coup sûr il l'aurait bien mérité.

M. Adrien Mithouard, président du Conseil municipal de Paris, de retour de Sézanne (Marne) a raconté ceci :

Lorsqu'on annonça l'ennemi, les paysans de Montceau ouvrirent toutes grandes les portes des étables pour que les bêtes pussent s'égailler dans les environs. Parmi elles se trouvait un taureau qui sortit dans la rue, flaira, tendit les jarrets, et attendit, anxieux. A ce moment, le canon commença à se faire entendre. La bête alors fonça et sortit du village. Sur un tertre, une compagnie allemande venait de prendre place. Le taureau pénétra au milieu des hommes, les cornes en avant, fou de rage. Ah ! il fit vite ; comme des quilles, les Allemands, à peine revenus de leur stupeur, tombaient.

Une première décharge arrêta un instant la fureur du taureau, mais il n'était pas frappé à mort et il recommença à déchirer à droite et à gauche à coups de cornes. Enfin, les balles en eurent raison. Il s'étendit, la besogne terminée. Il avait tué 18 Allemands.

16 octobre.

On sait que l'Allemagne n'a cessé, depuis les premiers reproches qu'on lui fit à propos des exploits de Louvain et de Malines de plaider son innocence. Mais la destruction de la cathédrale de Reims est venue témoigner de ce qu'on pouvait croire de ses prétendus regrets. Il fallait être botté par Guillaume en personne comme le Walliser de l'abbé Arnold pour y croire.

Mais voici un fait plus concluant, que nous rapportent les journaux de lundi dernier :

« Deux avions allemands ont survolé hier Paris : vingt bombes ont été lancées sur divers quartiers. Trois personnes ont été tuées et quatorze autres blessées, en particulier faubourg Saint-Antoine et rue Lafayette.

« Ailleurs, les dégâts n'ont été que matériels et peu importants.

« A signaler une bombe tombée sur la toiture de la cathédrale Notre-Dame, sans éclater, et une autre, tout auprès, dans le square voisin.

« Plusieurs avions français se sont élancés à leur poursuite. »

Dira-t-on cette fois aux bonnes âmes du Haut-Valais que c'est pour les nécessités de la défense que les Allemands s'exercent à d'aussi sinistres polissonneries ? Nous conseillerions en ce cas à M. l'abbé de remplacer la devise : *Für Gott und Vaterland* qui illustre sa manchette, par cette autre : *Für Kaiser und Deutschland*.

L. C.

P. S. — Dans mon Bulletin du 7 octobre, (1^{re} colonne 4^e alinea) j'avais annoncé l'offre de la Bessarabie à la Roumanie par l'Autriche. C'est un *lapsus calami* : j'ai voulu parler de la Bukovine.

ECHOS

Qui l'eût dit ?

M. Abel Hermant signale que M. de Mun, l'orateur catholique, était l'arrière-petit-fils d'Helvétius, du philosophe amateur qui, après avoir beaucoup causé avec Montesquieu, avec Voltaire, avec Buffon, d'Alembert, Diderot, l'abbé Galiani, Grimm, écrivit le livre de *l'Esprit*. Titre quelque peu trompeur, puisque Helvétius, sans être tout à fait aussi naïvement matérialiste que d'Holbach, professait que la morale est une branche des sciences naturelles, ou plutôt qu'il n'y a pas de morale, mais une législation, dont l'habileté est de confondre l'intérêt apparent des individus avec celui de la société.

Il y a loin de là aux doctrines orthodoxes du comte de Mun, et l'arrière-petit-fils a dû parcourir à rebours plusieurs étapes, que l'arrière-grand-père avait brûlées. Ces retours d'idées dans une même famille sont un phénomène assez fréquent depuis tantôt deux siècles en France, où les opinions n'ont pas mal fait de chemin, tantôt dans un sens et tantôt dans l'autre. — Je ne le dis point pour attribuer, même par sous-entendu, au comte Albert de Mun l'épithète de réactionnaire : aucune ne lui conviendrait moins, et il est certain que sa continuelle étude des questions ouvrières, son socialisme chrétien ne témoignent pas une intelligence tournée de parti-pris vers le passé.

Guillaume l'agité.

On annonce de Copenhague qu'un grand Conseil de guerre s'est réuni sous la présidence de l'empereur avant le départ de celui-ci pour le théâtre de la guerre orientale. D'après certaines affirmations la réunion aurait été très orageuse.

Les généraux du grand état-major ont vivement critiqué la manière dont le kronprinz a mené les opérations. Ils ont émis l'avis qu'on devrait successivement évacuer la France et la Belgique et se tenir ensuite sur la défensive. Au cours de la discussion, l'empereur Guillaume, souffrant de douleurs névralgiques, a eu plusieurs syncopes.

A l'heure qu'il est on ne sait pas exactement où se trouve Guillaume II. Il y a trois ou quatre jours, on annonçait qu'il avait installé son quartier général à Thorn, en Prusse orientale, d'où il serait revenu en toute hâte en France. Or, il paraît que Guillaume II était samedi à Cologne, et que ce retour de l'empereur cause un certain mécontentement au grand état-major, car Guillaume n'a pas que la manie de changer six fois par jour d'uniforme, il a celle du commandement, bien qu'il n'aille pas souvent au feu.

Lettre d'un Alsacien-Lorrain.

Un soldat alsacien-lorrain, blessé et fait prisonnier par les Français, écrit :

« Vous dire ce que j'ai souffert est impossible : les marches, le manque de vivres — j'ai vécu trois jours des conserves que je prenais dans les sacs des morts, — les villages enflammés, quelles horreurs ! C'était affreux. mon cœur saignait !... Je suis resté avec une section six heures sous le feu de l'artillerie ; le premier obus tua l'homme à ma droite, un long filet de sang s'écoula de son oreille ; il est mort après une heure et demie de souffrances atroces en jetant des cris de damné. Nous étions là, la tête enfouie dans la terre, sans bouger, attendant la mort. Quels moments ! Et tous les jours c'était ainsi : les morts jonchaient les tranchées. Malgré les balles, malgré la mitraille qui tombait sur nous comme la grêle, je suis resté préservé jusqu'au lendemain de la terrible bataille de... où je reçus la mission de reconnaître un village. Nous fûmes accueillis par une pluie de balles. Je fus atteint par un projectile qui me traversa le bras ; à l'abri d'une haie, je fis de mon mouchoir un pansement provisoire afin d'arrêter le sang, mon beau sang gaulois qui coulait à flots, le long de mon bras, teignant de vermeil mon pantalon, mes bottes, pour tomber goutte à goutte sur l'herbe. »

Les forces allemandes en ligne.

Au début de la guerre, l'Allemagne a envoyé vingt corps d'armée de trois divisions en France, soit 1,275,000 hommes. Il y avait là, apparemment, quarante divisions d'active et vingt de réserve, 14 actives et 20 de la réserve étant opposées à la Russie ou maintenues en différents postes.

Un peu plus tard, six corps d'armée furent dépêchés à la frontière orientale.

Actuellement, il est probable qu'il y a en France et en Belgique 66 divisions de l'active, de la réserve et de la landwehr. Sur le sol français, il faudrait compter un million de soldats germaniques. Ce million d'hommes s'étend sur la région comprise entre Mons et Belfort.

53 divisions allemandes seraient affectées à la guerre contre la Russie et à la garde des côtes. Le kaiser opposerait au tsar environ 1,200,000 hommes, auxquels s'ajouteraient 600,000 Austro-Hongrois, soit 1,800,000 hommes ou 88 divisions. Les Russes disposeraient d'au moins 100 divisions. (Times.)

Les pertes allemandes.

On mande de Copenhague au Temps : Un officier allemand, originaire du Slesvig, envoie une lettre du front ouest en date du 22 septembre à un parent danois. Il parle d'une force effective de 750,000 Allemands et dit que les régiments de Holstein et de Neumünster ont perdu la moitié de leurs effectifs pendant les violentes batailles de France.

Plusieurs régiments même ont perdu tous leurs officiers, excepté un ou deux.

Un Danois rentré de Cologne raconte que c'est par milliers que les blessés allemands, généralement sérieusement blessés et amputés, sont hospitalisés dans cette ville et que tous les jours un grand nombre de trains arrivant de l'ouest passent par Cologne transportant des blessés allemands vers d'autres endroits.

Obus non éclatés.

Divers accidents mortels ont été causés par des obus non éclatés.

A Blainville, près de Nancy, un gamin qui avait ramassé un projectile de l'artillerie prussienne a été éventré par l'explosion; le lendemain, au même endroit, un homme qui avait chargé sur sa brouette douilles et éclats d'obus perdait la vie de façon semblable, les cahots de son véhicule ayant fait éclater un shrapnell.

Vendredi, à Mont-sur-Meurthe, un cultivateur labourait son champ quand le soc de sa charrue heurta un obus enfoui dans le sol. Une détonation effroyable retentit et la mitraille mit en lambeaux les malheureuses bêtes et tua net leur conducteur.

Dans les environs de cette localité, on ne fauche qu'avec précaution les avoines et le regain.

Des cultivateurs de Dombasle ont renoncé à arracher les pommes de terre dans certains de leurs champs, tant ils rencontrent de bombes non éclatées.

Une équipe d'artillerie parcourt actuellement les champs de bataille pour faire exploser tous ces obus.

Une pomme de 1.375 francs!

Quel est le gourmet qui l'a mangée, nous ne saurions le dire, mais nous pourrions donner le nom de l'acheteur. C'est une maison de primeurs de Londres, la Maison G. Adam and Co, de Bond Street, Londres, — soyons précis — qui se l'est fait adjuger à une vente qui a eu lieu au marché de Covent-Garden, au profit de la souscription du prince de Galles en faveur des familles des soldats. Jamais pomme, depuis Adam, n'avait coûté aussi cher.

Le long du chemin

Il ne faudrait tout de même pas trop escompter la crédulité des gens. A qui fera-t-on croire que l'Allemagne puisse jamais imposer à la France les conditions de paix qu'aurait dévoilées à un financier allemand l'ambassadeur d'Allemagne à Washington et qu'a surprises — bien entendu — on surprend toujours ce genre de conversation, comme par un fait exprès — et qu'a surprises un diplomate américain.

Ce que l'Allemagne victorieuse demanderait à la France? Oh! la moindre des choses; un souffle, un rien: toutes les colonies, un quart de son territoire, dix milliards, l'entrée en franchise, sans réciprocité, des marchandises allemandes, la suppression du recrutement durant 25 ans, la démolition des forteresses, 3 millions de fusils, 3 mille canons, 40 mille chevaux, des droits de patente et de brevets allemands sans réciprocité, l'abandon de l'alliance avec la Russie et l'Angleterre, un traité d'alliance avec l'Allemagne pour 25 ans.

Et avec ça? Comme ces billevesées vont certainement alimenter les conversations, il n'est pas inutile de remonter tout de suite aux gens qui sont enclins à avaler les pires bourdes combien — rien qu'à un signe — cette kyrielle de prétendues conditions sue l'in vraisemblance. Ne parlons pas de l'impossibilité pour l'Allemagne de devenir de la sorte, et du consentement universel, la puissance qui commande au monde entier: voit-on les Etats-Unis, le Japon, voire la Chine laisser faire? Bornons-nous à relever l'éclatante, la monumentale, la colossale contradiction qu'il y a entre ceci: suppression du recrutement en France durant 25 ans, alliance franco-allemande durant la même période. Alliance entre qui dès lors? Entre l'armée allemande et quoi? Les lapins, les canards, les poules, le bétail?

Et l'on nous dit que le Temps accepte comme vraies ces prétentions? Mais si ce pouvait être vrai, tout ce que cette guerre a offert jusqu'ici d'incompréhensible s'expliquerait: Bel-Air ne serait plus à Bel-Air et bien tout à la Wilhelmstrasse. (Genevois). Trilby.

Expéditions de vins moûts

du 5 au 14 octobre 1914

	Litres	Fûts	Degrés
Sierre	3050	7	75-90
St-Léonard	24128	41	75-80
Sion	56801	114	75-90
Ardon	28847	56	75-80
Riddes	76350	125	74-79
Total	189176	343	

Le peintre Hodler et l'„éclectisme" allemand

Le peintre suisse Ferdinand Hodler, ayant signé la protestation formulée par les cercles intellectuels de Genève contre la destruction de la cathédrale de Reims, s'est attiré pour ce fait l'admonestation suivante du professeur Paul Schubring, de Berlin, en une « lettre ouverte », publiée par la presse allemande.

Lorsqu'en 1910 l'Université de Bâle célébra son jubilé de 450 ans, sa faculté de philosophie vous nomma, sur ma proposition, docteur *honoris causa*. En le faisant, elle voulait exprimer son respect et son admiration pour votre art, et les termes du diplôme de doctorat vous exposaient pourquoi une corporation savante se sentait le devoir d'honorer un artiste de cette façon spéciale. Comme c'est moi, représentant alors l'histoire de l'art à l'Université de Bâle, qui ai poussé à votre nomination, je me sens le devoir de déclarer aujourd'hui ce qui suit: S'il se confirme que vous avez mis votre nom à la disposition des intellectuels de Genève pour leur protestation « contre l'injuste attentat de l'annéantissement de la cathédrale de Reims », alors je regrette vivement d'avoir fait ma proposition d'il y a quatre ans. C'est mon devoir de vous rappeler ce que l'Allemagne a fait pour votre art, avec quelle force les critiques les plus capables de notre pays ont pris votre parti, même lorsqu'ils devaient en même temps taire de fortes réserves. Mais cette proposition de vous conférer le grade de docteur supposait qu'en homme mûr et réfléchi, vous faisiez partie de ces êtres supérieurs qui, même dans les moments de confusion, conservent un regard clair et n'obéissent pas aux suggestions de la masse, alors qu'il s'agit, dans des affaires difficiles et pleines de contradictions, de reconnaître la voix de la vérité. Vous n'avez pas justifié cette confiance — étant admis que l'information soit exacte — vous l'avez déçue en un moment où la protestation sollicitée d'un artiste voyant les choses de haut aurait justement dû viser du côté opposé. Pour ce qui concerne Reims et le respect de l'armée allemande devant les œuvres de « Kultur », ajouter encore le moindre mot, je tiens cela pour absurde (*absurd*).

M. Paul Seippel, professeur de littérature à l'Ecole Polytechnique fédérale, analysé comme il suit ce produit de la grossière suffisance allemande, dans le *Journal de Genève*:

1. Le plus beau titre de gloire de Ferdinand Hodler est aux yeux de M. le professeur Schubring d'avoir reçu le bonnet de docteur. Avant d'en avoir été coiffé, Hodler tout court n'était qu'un rapin sans conséquence. Depuis qu'il est devenu *Herr Doctor Hodler*, il a grandi de cent coudées et il a pris rang au nombre de ces artistes officiellement consacrés que les professeurs ordinaires d'histoire de l'art peuvent mentionner dans leurs *Vorlesungen*.

2. Avec une discrétion dont nos confédérés bâlois lui sauront sans doute gré, M. Paul Schubring révèle à l'univers que c'est à lui, et à lui seul, que Hodler doit son bonnet et par conséquent sa gloire, puisque la gloire ne va pas sans le bonnet, ni le bonnet sans la gloire. L'auteur de la *Retraite de Marignan* a le devoir de lui en être à tel point reconnaissant que sa liberté d'opinion ne saurait plus être entière. Et l'honorable professeur tient le raisonnement que voici:

« Attendu que c'est moi, et nul autre, qui ai fait cadeau à Hodler du doctorat de l'Université de Bâle, attendu d'autre part que je suis sujet allemand, le peintre suisse Ferdinand Hodler, en sa qualité de docteur d'une université suisse, a perdu le droit d'exprimer des regrets à propos du bombardement de la cathédrale de Reims par l'armée allemande. »

On ne saurait méconnaître la force de cette argumentation.

3. Si un artiste devenu docteur n'a plus la liberté de sa critique, quel peut être le rôle réservé par M. le professeur Schubring à un docteur qui serait critique allemand? « C'est mon devoir de vous rappeler, dit-il, avec quelle force les critiques les plus capables de notre pays ont pris votre parti, même lorsqu'ils devaient en même temps taire de fortes réserves. »

Pourquoi, juste ciel, pourquoi ces critiques capables devaient-ils taire leurs fortes réserves? Même au temps où l'on n'était pas en *Kriegszustand*, étaient-ils tenus à dire autre chose que leur pensée?

4. Axiome: « Ferdinand Hodler, vous dis-je, vous n'êtes pas de ces êtres supérieurs qui, même dans les moments de confusion, conservent un regard clair et n'obéissent pas aux suggestions de la masse. »

Corollaire: « Moi, Paul Schubring, je suis de ces êtres supérieurs qui conservent un regard clair, et c'est précisément parce que je n'obéis pas aux suggestions de la masse qu'en ma qualité de professeur d'histoire de l'art à l'Université de Berlin, je loue l'armée allemande d'avoir bombardé la cathédrale de Reims. »

5. « Pour ce qui concerne Reims et le respect de l'armée allemande devant les œuvres de la *Kultur*, ajouter le moindre mot, je tiens cela pour absurde. »

Moi aussi, monsieur et honoré collègue, moi aussi. Et croyez bien que je suis heureux, sur un point tout au moins, de me trouver d'accord avec vous.

Paul SEIPPEL.

OPINIONS

Le rôle de la France et le rôle de l'Allemagne

« Il faut, a dit l'autre jour au Parlement M. Asquith, premier ministre d'Angleterre, que la France reprenne dans le monde la place qui lui revient. »

Cette place, a-t-il dit en résumé, est un poste d'honneur, au plus fort du danger. La France est appelée de nouveau, par une sorte de mission traditionnelle et de vocation historique, à prendre les armes pour la défense du patrimoine commun de l'humanité civilisée.

Doyenne des nations de l'ancien continent, habitée de longue date à venir à la rescousse du droit méconnu, de la faiblesse opprimée, de l'idéal menacé par les entreprises de la force brutale, elle a suivi, par l'effet d'une loi de continuité admirablement logique et naturelle, et dans l'élan d'un rajeunissement merveilleux, le cours de ses destinées.

Tout son passé la désignait aux agressions des féodalités féroces qui sont campées en Europe sous le nom de Confédération germanique, et dont les entreprises criminelles ont bénéficié d'une trop longue impunité. Les repaires des anciens Burgaves meurtriers et ravageurs ont nourri des lignées tragiques, d'où sont sorties, en des temps troublés, ces dynasties de hobereaux couronnés et de brigands fiéffés, les Hohenzollern, les Oldenbourg, les Hohensaufen, les Wittenberg, les Zehringen, les Wittelsbach, les Habsbourg, pilleurs des épaves du grand empire carolingien.

On ferait aisément, avec la biographie des princes allemands, un recueil d'atrocités comparable à ce musée des horreurs que l'on montre aux touristes dans la vieille cité de Nuremberg. L'incendie de Louvain, le bombardement de la cathédrale de Reims sont la suite de cette exécration tradition.

La Germanie est demeurée, par là force des choses, hors la loi qui régit le progrès intellectuel, moral et matériel des nations modernes. Les premiers principes du droit romain, c'est-à-dire le respect d'autrui et de soi-même, la fidélité à la parole donnée, la stricte observance des pactes conclus et des traités signés sont choses inconnues chez nos ennemis d'outre-Rhin. On sait avec quel cynisme M. de Bethmann-Hollweg parle des conventions internationales qui garantissent la neutralité des Etats, règlent les conditions de la guerre et de la paix, protègent les populations civiles en temps d'hostilités. Pour ce chancelier de l'empire allemand, les traités par lesquels son maître lui-même a engagé la signature de l'Allemagne ne sont que des « chiffons de papier ». Point de foi, point de loi. Il n'y a qu'un droit, le droit du plus fort: *Faustrecht*!

C'est pourquoi la neutralité du Luxembourg fut violée. La Belgique fut envahie, incendiée, ensanglantée. « On se tire d'affaire comme on peut », a dit ce chancelier, parlant à peu près comme un apache pris en flagrant délit et obligé de répondre à l'interrogatoire du juge. En cas de nécessité, la Suisse aurait subi le sort du Luxembourg et de la Belgique. On sait qu'un plan d'attaque du territoire helvétique fait partie des combinaisons éventuelles du grand état-major allemand. Ce document, quand il sera publié, renseignera nos amis de Suisse sur les dispositions dont était animé le kaiser, lorsqu'il vint en personne « inspecter » leur vaillante armée.

Aujourd'hui la France est placée de nouveau au point le plus exposé de la gigantesque bataille qui a soulevé toutes les races nobles contre la domination teutonne. Elle souffre. Elle ne se plaint pas. Elle saigne. Elle guérira. Elle combat, comme toujours, pour la justice, vieux mots, toujours jeunes, qui sont presque identiques dans la langue française et dans la langue anglaise. Elle sera victorieuse. Et sa victoire sera une nouvelle joie pour le genre humain.

Ce que disent les Américains

M. Théodore Marburg, secrétaire de la ligue des Etats-Unis pour la paix, ancien ministre américain à Bruxelles et ami intime de M. Taft, ex-président des Etats-Unis, s'est exprimé comme suit au cours d'une interview que reproduit le *Sun* de New-York:

« La violation de la neutralité belge a tranché la question pour tous les Américains qui demeuraient hésitants. Il faut maintenant que nous proclamions ouvertement nos sympathies pour les alliés. Nous ne pouvons admettre cette atteinte portée au droit des gens, pas plus que nous ne pouvons admettre la destruction de Louvain et les rançons exigées des villes belges. Je ne préconise pas de gaieté de cœur l'entrée en lice des Etats-Unis, mais il existe en Europe un état de choses qui, s'il reste dans notre cœur l'amour de la liberté et de la justice, doit nous inciter à épouser la cause des Anglais et de leurs alliés. »

« Il est vrai que nous ne sommes pas parmi les nations qui ont garanti la neutralité belge, mais il y a de grandes causes humaines qui sont universelles et que nous avons le devoir de défendre avec ou sans traité. »

« Depuis des années, l'Allemagne n'écoute plus le langage de la raison et ce que nous avons vu jusqu'à présent n'est rien en comparaison de ce que nous verrions si l'Allemagne était victorieuse. Nous serions alors, nous autres Américains, exposés directement aux dangers d'une attaque de cette nation dirigée par des hommes dont l'ambition est illimitée et dont l'indifférence aux maux de l'humanité est complète. »

Ces paroles ont été très remarquées aux Etats-Unis, l'influence de M. Marburg y étant considérable.

VALAIS

Pour les réfugiés belges. — L'appel paru dans quelques journaux du canton, en faveur des réfugiés belges, a été entendu. Les inscriptions arrivent de divers côtés. Il ne pouvait, au reste, en être autrement. Le Valais ne saurait, en effet, rester indifférent aux calamités qui accablent les pays qui nous entourent. Le sort de la Belgique, en particulier, doit nous toucher tout particulièrement. En portant notre sollicitude sur les orphelins de cette malheureuse contrée, nous accomplissons une œuvre urgente et utile entre toutes.

Afin de grouper les bonnes volontés et de faciliter la tâche du Comité central suisse qui s'est constitué à Lausanne, il a été formé, à Sion, un comité valaisan qui se met à la disposition de tous ceux qui s'intéressent aux réfugiés belges. Ce comité est composé de MM. J.-C. de Courten, abbé Jean J., curé, et de Mme Lucie de Courten. Les personnes domiciliées en Valais qui seraient disposées à hospitaliser « gratuitement » pendant toute la durée de la guerre, des veuves, des orphelins ou des vieillards belges sont priées de bien vouloir adresser leurs offres, « au plus vite », à M. Jean-Charles de Courten, à Sion.

Ces offres devront spécifier quels réfugiés on désire accueillir, veuve avec ou sans enfants, orphelins, jeunes gens, jeunes filles (de quel âge), vieillards.

On destine à notre canton spécialement les orphelins. Les inscriptions provenant du Valais et parvenues à Lausanne ont été envoyées au comité valaisan. Mme Lucie de Courten recevra les secours en argent et en vêtements qui seront envoyés en Belgique aussitôt que possible.

D'après des renseignements parvenus du Comité central, la première répartition des réfugiés n'aurait pas lieu avant une quinzaine de jours. (Communiqué.)

Le dessèchement de la plaine du Rhône. — Les Commissions fédérales des deux Chambres pour le dessèchement de la plaine du Rhône de Riddes à Martigny, sont convoqués pour jeudi 22 octobre, à Martigny.

Le recrutement de 1914. — Les opérations de recrutement sont terminées en Valais. 907 recrues se sont présentées dans le 6^{me} arrondissement, dont 97 recrues des années antérieures à 1895. 567 recrues ont été déclarées aptes au service, soit le 62,5 %; cette proportion est inférieure à celle obtenue aux derniers recrutements. 116 ont été renvoyées de 1 ou 2 ans. 224 ont été exemptés définitivement ou incorporés aux services complémentaires. Les incorporés sont classés comme suit: Infanterie 392. Cyclistes 6. Cavalerie 3. Artillerie de montagne 27. Génie 10. Troupe de forteresse 28. Service de santé 35. Troupes de subsistances 5. Train de convoyeurs 62.

Vernayaz. — *Accident mortel.* — Mme Vve Girard, habitant Miéville, âgée d'une cinquantaine d'années, a été trouvée ce matin, vendredi, sur la voie du chemin de fer, en face de la Pissevache, broyée par le train. La moitié de la tête était emportée et les deux jambes coupées.

L'accident a dû se produire hier soir au passage des derniers trains.

FOIRES

Sion, le 10 octobre 1914.

	ANIMAUX		PRIX	
	sur foire	vendus	inférieur	supér.
Chevaux	11	5	400	800
Poulains	1	1	—	350
Mulets	8	6	400	800
Taureaux	17	12	200	400
Bœufs	41	25	150	500
Vaches	297	170	220	400
Génisses	119	80	120	350
Veaux	16	14	40	120
Porcs	160	100	40	150
Porcelets	135	83	8	40
Moutons	83	72	10	30
Chèvres	47	38	10	50

Foire mieux fréquentée que la première. Nombre des ventes et prix satisfaisants.

Police sanitaire bonne. Expédition de la gare de Sion: 185 pièces de bétail.

Monthey, le 14 octobre 1914.

	ANIMAUX		PRIX	
	sur foire	vendus	inférieur	supér.
Mulets	5	1	300	—
Taureaux reprod.	11	3	290	500
Bœufs	17	7	440	580
Vaches	210	94	310	620
Génisses	90	28	280	560
Veaux	18	18	40	110
Porcs	68	30	55	120
Porcelets	130	70	18	22
Moutons	48	22	28	40
Chèvres	27	16	30	45

Foire assez fréquentée. Police sanitaire bonne.

La Chute des feuilles

Rien de l'élégie de Millevoye ! Mais un peu de tristesse quand même, puisque nombreuses sont les feuilles qui n'ont pas attendu cette mi-octobre pour se détacher de l'arbre de vie. Certaines renaîtront sans doute, la plupart resteront accrochées aux ronces du chemin pour achever de s'y dessécher. D'autres au contraire, poussées à la faveur de la bise accourue des régions ensanglantées, poussent comme le gui et vivent en parasites sur l'arbre dépouillé. Au nombre de ces dernières, quelques unes, puisant les dépêches dans les grands journaux et les servant refroidies à quelques lecteurs naïfs ou mal informés, vivent par là comme le geai paré des plumes du paon. D'autres, quoique feignant de se ranger dans cette catégorie sont stipendiées, par exemple la *Dépêche suisse*, créée à Genève pour servir en français les dépêches de l'Agence Wolff, ce qui indique fort bien son origine allemande et la tendance de ses collaborateurs, pour la plupart espions attirés de l'Empire du Nord. A la suite de nombreuses plaintes, la Censure, si inflexible par ailleurs, s'est décidée, non sans qu'on lui eût fortement tiré l'oreille, à supprimer cette dépêche qui se disait suisse et déshonorait la Suisse. Mais, le lendemain ce Phénix femelle renaissait des cendres sous le nom plus mâle de *Nouveliste*. On attend encore le second geste de la Censure mais hélas il n'est pas encore ébauché.

En revanche cette dame acariâtre de Censure s'est appesantie sur le familier *Guguss* à cause d'un dessein un peu cruel pour les Allemands qui désolent la Belgique. Du premier coup elle a déclaré suspendue la publication de ce journal hebdomadaire pour toute la durée de la guerre.

La rédaction du *Guguss*, à qui nulle décision n'avait été officiellement notifiée, s'autorisa de ce fait pour faire paraître sa feuille du vendredi 10 octobre, mais la saisie du numéro fut aussitôt ordonnée. Si bien que, faute d'autre occupation pour le moment, *Guguss* et son ami Polyte s'en sont inventés une en allant solliciter des autorités de police cantonales et fédérales la faveur d'une interdiction en règle afin de savoir sur quel pied danser et à quel orchestre réclamer la première valse. Quoiqu'il advienne, voilà une feuille qui repoussera avant longtemps et à laquelle on ne saurait rien dire de plus que « Au revoir ! à bientôt ! »

Comme les ennus des uns font souvent le bonheur des autres, nous saluerons aujourd'hui le 1er numéro du *Petit suisse*, revue hebdomadaire, anecdotique, humoristique et illustrée des faits de l'heure présente. Le *Petit suisse* paraît sous le format d'une petite brochure in-12° avec des illustrations amusantes dues à un crayon des plus appréciés du pays romand. Qu'on en juge par ce sommaire :

A nos futurs lecteurs. — L'Hôtel de l'Evêché. — La famine à Satigny. — La neutralité helvétique. — Le lieutenant-colonel Trabold (avec portrait charge). — Le coiffeur bourreau. — *Eaploiteurs ! A la théorie* (fantaisies militaires). Voilà de quoi désirer un peu nos soldats dont on dit la vie un tantinet monotone !

Les obus allemands qui entrent en Suisse

Mardi matin, à la frontière, dans le Jura bernois, pendant un engagement d'artillerie entre des troupes françaises et allemandes, des shrapnels vinrent tomber sur le territoire suisse. Ils étaient destinés à des troupes françaises qui se trouvaient dans le voisinage de notre frontière et ils ne causèrent pas de dégâts.

Les autorités militaires allemandes ont été immédiatement avisées officiellement de cet incident.

FEUILLETON DU CONFÉDÉRÉ

Reproduction autorisée aux journaux ayant un traité avec M. Calmann-Lévy, éditeur à Paris

L'Horoscope

par Alexandre DUMAS

Devançons-la, cher lecteur, et allons prendre place dans la ville abbatiale de Saint-Denis, afin d'y assister à un épisode de la fête qui se rattache à l'histoire que nous avons entrepris de vous raconter.

La fête officielle était bien dans la ville, dans la grande rue de la ville même ; c'était bien dans la ville, et particulièrement dans la grande rue, que barbiers, cervoisiers, tapissiers, merciers, lingères, bourreliers, selliers, cordiers, éperonniers, marchands de cuirs, mégisiers, tanneurs, chausseurs, huchiers, drapiers, changeurs, orfèvres, épiciers, taverniers surtout, étaient enfermés dans des loges de bois qu'ils avaient fait construire deux mois à l'avance.

Ceux qui ont assisté à la foire de Beaucaire, il y a une vingtaine d'années, ou plus simplement à la fête des Loges de Saint-Germain, il y a dix ans,

Nouvelles diverses

Les atrocités allemandes d'après un Allemand

On a trouvé dans un calepin appartenant à un officier du 12^e corps d'armée saxon, ses impressions quotidiennes du 9 août à fin septembre.

Les notes ont d'abord été prises en Belgique orientale, dans la région de Gouvy, au nord-est d'Houffalize. Le 17 août, il se trouve à Han-sur-Lesse, et voici la traduction des notes de l'officier :

Je visite le petit château qui appartient à un secrétaire du roi des Belges. Nos hommes se sont conduits comme des Vandales. D'abord on a pillé la cave, puis on s'est rabattu sur les chambres et on y a tout bouleversé. On a même fait des tentatives d'effraction sur les coffres-forts. Tout est pêle-mêle, magnifiques meubles, soieries, porcelaines brisées. Nos hommes ont emporté des tas de choses inutiles, pour le plaisir de marauder.

Le régiment se dirige sur Marche. La chaleur est accablante ; il y a beaucoup d'écloups.

Le 21 août, l'officier saxon se trouve à Sevet. Alerte la nuit. On fusille un Belge, accusé d'espionnage.

Le 23 août, dans une marche sur Nasogne, la compagnie de l'officier s'égare ; elle est canonnée ; elle se replie. Nos hommes disent qu'ils ne peuvent plus marcher, parce que les francs-tireurs les fusillent des maisons. On s'empare des soi-disant francs-tireurs. On les place sur trois rangs, pour qu'un même coup de fusil abatte trois hommes à la fois.

Nous prenons position le long de la Meuse. Ma compagnie entre dans le village de Bouvines. Nos troupes se sont comportées comme des Vandales. Tout a été bouleversé. Le spectacle des cadavres de tous les habitants tués défie toute description. Il ne reste plus une maison debout. Nous retirons de tous les coins les survivants, les uns après les autres, et on fusille en bloc hommes, femmes, enfants, trouvés dans un cloître, qui a été incendié.

Le 26 août, la colonne passe à Villers-en-Fagne. La population avait averti les Français du passage de nos troupes ; aussi, mettons-nous le feu au village, après avoir fusillé le curé et quelques habitants. Nous franchissons la frontière française ; on cantonne à Gué-d'Hossus. Le village est en feu. Cette pittoresque petite commune a été incendiée, bien qu'innocente. Un cycliste, en tombant, avait fait partir son fusil. Il a prétendu aussitôt qu'on avait tiré sur lui. Là-dessus, on a jeté tous les habitants dans les flammes. De telles horreurs ne se reproduiront plus, je l'espère.

A Leppes, on a tué deux cents habitants parmi lesquels il devait se trouver des innocents. A l'avenir, on devra procéder à une enquête et établir la culpabilité des gens avant de les fusiller.

Le 29 août, combat violent à Verrière-Dommery. Les Saxons se mesurent avec les turcos qui se servent avec une admirable activité des buissons pour se dissimuler. L'instruction de l'ennemi est remarquable pour la bonne utilisation du terrain.

Au commencement de septembre, le 178^e est à Reithel. L'officier saxon note :

L'intérieur des maisons est charmant. Il y a en France une classe moyenne qui possède des meubles magnifiques. Partout des meubles de style, de belles soieries ; mais dans quel état, grand dieu ! Tout en morceaux. Les Vandales n'auraient pas pu commettre plus de dégâts. Les chefs des colonnes en sont responsables, car ils auraient pu empêcher le pillage et les destructions. Les dégâts se chiffrent par millions. Les coffres-forts ont été forcés.

L'officier saxon continue :

Dans la maison d'un avoué, arrangée avec beaucoup de goût, on a brisé en mille morceaux une collection de vieilles faïences et d'objets d'art orientaux.

Malgré les critiques qu'il adresse aux troupes allemandes et à leurs chefs, il cède lui-même à la contagion et suit leur exemple. Il écrit maintenant :

peuvent, en étendant à des proportions gigantesques le tableau qu'ils ont vu dans ces deux localités, se faire une idée de ce que c'était que la foire du landi.

Mais ceux qui assistaient régulièrement toutes les années à cette même foire du landi, que l'on célèbre encore actuellement dans la sous-préfecture de la Seine, ne sauraient en aucune façon, en voyant ce qu'elle est, imaginer ce qu'elle était.

En effet, au lieu de ces sombres vêtements noirs qui, au milieu de toutes les fêtes, attristent malgré eux les moins mélancoliques, comme un souvenir de deuil, comme une espèce de protestation de la tristesse, la reine de ce pauvre monde, contre la gaieté, qui n'en semble que l'usurpatrice ; toute cette foule en habits de draps de couleurs éclatantes, d'étoffes d'or et d'argent, pourfutures, passements, bordures, plumes, cordons, cornelits, velours, taffetas barrés d'or, satins lamés d'argent ; toute cette foule étincelait au soleil et semblait lui renvoyer en éclairs ses plus ardents rayons : jamais luxe pareil n'avait été, en effet, déployé depuis le haut jusqu'au bas de la société ; et, bien que, depuis l'année 1543, d'abord le roi François I^{er}, ensuite le roi Henri II, eussent publié vingt lois somptuaires, jamais ces lois n'avaient été exécutées.

L'explication de ce luxe inouï est des plus simples. La découverte du nouveau monde par Colomb et par Améric Vespuce, les expéditions de Fernand Cortez et de Pizarre dans le fameux royaume de

Moi-même, je n'ai pu m'empêcher d'emporter par ci par là de petits souvenirs. Je trouve un superbe imperméable et un appareil photographique que je destine à Félix.

Après de nombreux combats et des marches accablantes, le 178^e se trouve le 22 septembre à Amifontaine (Aisne). L'officier saxon est démoralisé :

Je suis convaincu, écrit-il, que ce pays nous servira de tombeau.

Changement de ton

On remarque depuis quelques jours un revirement complet dans l'attitude de la presse allemande. On semble s'apercevoir à Berlin qu'il est prudent de préparer l'opinion à des revers possibles — voire même probables — et tous les journaux semblent suivre un mot d'ordre, parlent de l'héroïsme, de l'endurance, de la ténacité du soldat français. Voici en d'autres termes comment s'exprime le *Vorwaerts* :

« Le terrible combat qui se déchaine à l'ouest sur un front de près de 400 kilomètres prouve l'erreur commise par les innombrables stratégies de brasseries et ces fous qui ne sont héros qu'avec la gueule, en considérant l'armée française comme une engeance sans bravoure et ses chefs comme des cerveaux incapables qu'on pouvait coller au mur d'un revers de main.

» De pareils patriotes ne se rendent certes pas compte à quel point ils abaissent, en mésestimant nos adversaires, la valeur des résultats obtenus par nos propres troupes. Espérons que notre commandement et nos militaires sérieux ne partagent pas une pareille opinion. »

La guerre franco-allemande

(Communiqués officiels)

Paris 15, 15 h. 20. — A notre aile gauche, l'ennemi a évacué la rive gauche de la Lys, entre Mys et le canal de La Bassée. La situation est stationnaire dans la direction de Lens. Entre Arras et Albert, nous progressons notablement.

Entre la Somme et l'Oise, il n'y a aucun changement. Les Allemands ont canonné notre ligne, sans prononcer d'attaques d'infanterie.

Au centre, entre l'Oise et la Meuse, nous avançons vers Craonne, au nord-est de la route de Berry-au-Bac. A Reims et au nord de Prunay, dans la direction de Beine, plusieurs tranchées allemandes ont été enlevées.

Entre la Meuse et la Moselle, nous repoussons, dans la nuit du 13 au 14, les attaques au sud-est de Verdun. Le 14, nous progressons au sud de la route de Verdun à Metz.

A notre aile droite, l'offensive partielle allemande, dans le Ban de Sapt, au nord de St-Dié, est définitivement enrayée.

En Belgique, les troupes allemandes provenant d'Anvers et marchant vers l'ouest, atteignent, le 14, la région de Bruges et de Thielt.

Paris 15, 23 h. — Les nouvelles de la journée indiquent des gains sur plusieurs points du front :

A notre aile gauche, au nord de la Lys, nous avons pris Estaires.

Au centre, au nord et à l'est de Reims, nous avons progressé de près de deux kilomètres.

Nous avons également progressé sur les Hauts-de-Meuse et dans la Wœvre, au sud de Saint-Mihiel et près de Marcheville.

Cathay, indiqué par Marco Polo, avaient jeté une telle quantité de numéraire dans toute l'Europe, qu'un écrivain de ce siècle se plaint du débordement du luxe, du haussement du prix des denrées, qui dit-il, a plus que quadruplé en quatre-vingts ans.

Mais ce n'était pas toutefois dans Saint-Denis qu'était le côté pittoresque de la fête. En effet, l'ordonnance du parlement l'avait transportée dans la ville ; mais l'ordonnance du populaire, bien autrement puissante, l'avait transportée au bord de la rivière. C'était donc dans Saint-Denis qu'était la foire, mais c'était au bord de l'eau qu'était la fête. N'ayant rien à acheter, c'est au bord de l'eau que nous allons nous transporter, au-dessous de l'île Saint-Denis, et, une fois là, nous regarderons et écouterons ce qui va se passer.

La cavalcade que nous avons vu partir de la place Sainte-Geneviève, suivre la rue Saint-Jacques, saluer d'un hourra le Châtelet et enfiler la rue Saint-Denis, avait fait son entrée dans la nécropole royale entre onze heures et onze heures et demie ; puis, comme les moutons arrivés au pré et laissés en liberté, les écoliers échappèrent aux régents et se répandirent, les uns dans les champs, les autres au bord de la Seine.

C'était, il faut l'avouer, pour les cœurs sans souci (rares cœurs, mais qui existent cependant), un délicieux spectacle que de voir étendus, çà et là au soleil, sur l'herbe au-dessus de la berge, à une lieue

La jonction des armées alliées en Belgique

La jonction est opérée entre les armées anglo-belges et anglo-françaises qui forment un rempart profond entre la mer du Nord et Armentières. La cavalerie allemande a subi des pertes considérables au cours de violents combats entre Armentières et Béthune.

Les opérations en Belgique

Ostende, 15. — Les troupes franco-anglaises ayant occupé Ypres ont livré un furieux combat aux Allemands. Ceux-ci ont été repoussés à plusieurs kilomètres de la ville avec des pertes considérables.

Milan, 15. — Les nouvelles venant de Hollande disent que les troupes allemandes marchant sur Bruges et Ostende rencontrent une énergique résistance.

Les forces anglo-belges ont été augmentées par des débarquements de nouveaux bataillons de marins anglais.

La guerre russo-allemande et austro-russe

En Russie, des combats se poursuivent sur le front partant de la région de Varsovie, le long de la Vistule et du San, jusqu'à Przemysl et plus loin vers le sud, jusqu'au Dniester. En Prusse orientale, aucun changement.

Le nouveau secrétaire pontifical

A propos de l'élection du cardinal Gasparri comme secrétaire d'Etat de Benoît XV, on relève que le nouvel élu est ami de la France et a été favorable aux associations culturelles, surtout après la célèbre circulaire de M. Briand.

Le cardinal Gasparri, qui, de même que son éphémère prédécesseur Mgr Ferrata, fut un des papables du récent Conclave, est né le 5 mai 1852. Il a fait ses études à Rome, il a enseigné pendant 19 ans le droit canon à l'Institut catholique de Paris. En 1898, il fut envoyé par Léon XIII avec une mission diplomatique au Pérou, en Bolivie et dans l'Equateur ; il est président depuis 1904 de la commission de codification du droit canon.

BIBLIOGRAPHIE

LA GUERRE MONDIALE

Sommaire du n° 39

Du camp français au camp allemand (suite). — La guerre et la science. — L'effort des colonies britanniques. — Les deux sommets, Maximilienne Nossek. — La situation au 15 octobre, matin, J. D. — Cartes des théâtres de la guerre. — Dernières dépêches. — Comment on fait sauter les ponts. — A nos lecteurs. — Lettre ouverte, Jean Debrit. — Ce qui se passe réellement en Alsace.

LA GUERRE MONDIALE est en vente dans tous les kiosques ; le numéro 10 centimes.

PATRIE SUISSE

La « Patrie suisse » publie cette semaine quantité de photographies militaires concernant notre mobilisation. Elle constituera un précieux document pour cette période troublée. Quelques clichés d'actualité complètent cet intéressant numéro.

Abonnés !

N'oubliez pas de payer le remboursement du premier semestre.

à la ronde, de frais écoliers de vingt ans, couchés aux pieds de belles jeunes filles au corset de satin rouge, aux joues de satin rose, au cou de satin blanc.

Les yeux de Boccace devaient transpercer le tapis azuré du ciel et regarder amoureusement ce gigantesque Décaméron.

La première partie de la journée se passa assez bien : on avait chaud, on buvait ; on avait faim, on mangeait ; on était assis, on se reposait. Puis les conversations commencèrent à devenir bruyantes, les têtes à s'échauffer. Dieu sait le nombre de pots pleins, vidés, remplis, revidés, reemplis et définitivement cassés, dont on se jeta les éclats les uns aux autres.

Aussi, vers trois heures, le bord de la rivière, couvert de pots et d'assiettes, les uns intacts, les autres brisés, de tasses pleines et de bouteilles vides, de couples s'embrassant et se roulant sur le gazon, de maris prenant des étrangetés pour leurs femmes, de femmes prenant leurs amoureux pour leurs maris ; le bord de l'eau, disons-nous, vert, frais, étincelant tout à l'heure comme un village des bords de l'Arno, ressemblait maintenant à un paysage de Teniers servant de cadre à une kermesse flamande.

Tout à coup, un cri formidable s'éleva : — A l'eau ! à l'eau ! criaient-ils.

Tout le monde se leva ; les cris redoublèrent.

(A suivre)

